

INTRODUCTION

Entre le film *Farrebique* (1946), de Georges Rouquier, et *Biquefarre* (1983), du même auteur, il s'est passé trente-huit ans. Ces deux dates symbolisent l'histoire récente de la diffusion de l'électricité en France.

Farrebique, c'est l'histoire d'une famille de paysans du Rouergue dont la maison menace de tomber en ruine et qui se demande s'il faut installer l'électricité à l'occasion des travaux : "*Alors, vous la voulez toujours cette électricité ? - Nous avons décidé de faire la maison cette année, on ne peut pas tout faire. - Vous ne savez pas ce que vous voulez. - Je croyais que tu ne la voulais pas, toi. - Alors ce sera toujours pareil ! Le pétrole qui pue ! la lampe qui fume ! Il faut se crever les yeux sur le travail ! Vous savez si on la fera la maison cette année ? Peut-être on pourra pas... - L'électricité c'est bien commode. - Alors il faut décider !*" Ce dialogue est extrait du livre de Dominique Auzel, *Georges Rouquier* (Éditions du Rouergue, 1993).

En 1945, investir dans l'installation électrique, c'était presque un choix de vie pour un paysan, un arbitrage entre les investissements nécessaires au bâtiment d'exploitation et ceux nécessaires à l'amélioration du confort domestique, et notamment de celui des femmes.

Avec le second film *Biquefarre* (1983), l'énergie électrique et la modernisation de la maison et de l'exploitation ne sont plus les sujets centraux. Les problèmes se sont déplacés de la campagne vers la ville. L'histoire porte sur une vente de terre et "la fin des paysans", pour reprendre l'expression d'Henri Mendras (1992). L'électricité est devenue invisible. Les photos du film montrent une cuisine moderne en meubles de "Formica". La lampe à pétrole a disparu. La modernité de l'électricité s'est comme incorporée au quotidien, le long d'un

cycle de vie fait de routines et de tensions. Ce qui crée la vraie rupture pour une famille d'agriculteurs, ce n'est plus l'installation électrique, mais le départ vers la ville.

Aujourd'hui, le contexte de l'électricité est encore en train d'évoluer. Dans l'univers domestique son existence est complètement acceptée¹. Mais bien que son utilisation soit incorporée dans la vie quotidienne, l'électricité est aussi un objet d'inquiétude, au moment des pannes, des accidents ou de l'arrivée des factures. Elle peut donner lieu à une véritable "guerre des boutons" électriques entre parents et enfants en vue d'économiser l'énergie. Cependant, le fait de consommer de l'énergie électrique, qui allait de soi jusqu'à la fin des années quatre-vingt, est aujourd'hui remis en cause pour les ménages les plus pauvres².

Au niveau international les changements sont aussi importants. L'énergie sous toutes ses formes, électricité, gaz, pétrole, bois, solaire ou hydraulique, est une des conditions du fonctionnement et de la compétitivité des entreprises. La disponibilité et le coût des énergies représentent donc un enjeu important pour l'économie. La disponibilité varie en fonction des incertitudes internationales. Le coût en dépend aussi, mais de plus aujourd'hui l'intégration européenne peut conduire à un changement des règles du jeu de la formation des prix. Ainsi, la distribution de l'électricité, si elle est "dérégulée", peut faire

¹ - Sauf à la marge de courants naturalistes "apocalyptiques", qui ne voient dans la modernité qu'une menace pour le futur (cf. les travaux de Danièle Hervieu-Léger, dans le domaine du religieux, depuis une vingtaine d'années et notamment son livre de 1993).

² - En 1993, 11,7 millions de personnes, soit près de 45% des actifs sont en situation de fragilité économique (*Le Monde*, 25 février 1994, enquête du CERC). Parmi les 25 millions d'actifs, 5 millions sont en situation de précarité, 850 000 vivent une exclusion durable et 250 000 sont désocialisés (*Le Monde*, 25 février 1994) ; en 1993, EDF a dû procéder à 670 000 coupures d'électricité pour factures impayées. Il y a eu une hausse de 30% des coupures en six ans. Ces coupures concernent 75 000 foyers défavorisés. Parmi eux, 51 000 sont pris en charge par l'État (*Le Monde*, 3 juin 1994). Du fait de cette situation, EDF a mis au point de nouveaux systèmes de facturation avec des cartes de paiement ou des compteurs avec une puissance de 1,5 KW (réunion de travail avec le GRETS-EDF, 1993).

l'objet d'une compétition sur les prix entre les électricités européennes³.

Mais le choix d'une énergie implique aussi des choix quant à l'environnement, soit pour la production de l'énergie et le problème du renouvellement des ressources naturelles, soit pour les risques que cela peut comporter en termes d'accident et donc de "risque majeur" (cf. les travaux de R. Laufer (1993), de D. Duclos (1991), de C. Dourlens, J.P. Galland, J. Theys et P.A. Vidal-Naquet (1991), ou de P. Lagadec (1981).

Sur le plan domestique, les familles ne se sentent pas spécialement concernées par les problèmes internationaux. De plus une grande partie de la population n'a pas le choix de son énergie. Il reste cependant certaines marges de manoeuvre quant au choix de l'énergie, notamment au fur et à mesure de l'avancement dans le cycle de vie. Mais surtout les familles ont différentes façons de gérer l'électricité, en fonction des objets électriques utilisés et de leur organisation dans l'espace (cf. le chapitre I), de réguler sa consommation entre les générations et les sexes (cf. le chapitre II) et de se représenter symboliquement ses différentes formes (cf. le chapitre III).

LES FONCTIONS ET LES REPRESENTATIONS DE L'ELECTRICITE

Un rapide survol de l'évolution de la diffusion de l'électricité montre qu'en une centaine d'années, l'électricité s'est élargie de la sphère du public et de l'industriel vers la sphère domestique. Nous avons constaté ce même transfert des technologies industrielles vers l'habitat familial avec l'informatique et les jeux vidéos, ou la domotique, ce transfert s'opérant par une

³ - A moyen terme c'est un problème qui touche surtout les entreprises grosses consommatrices d'énergie électrique, dont certaines souhaitent pouvoir mieux négocier leur contrat d'énergie. Elle seraient favorables à certaines formes de dérégulation (cf. notre enquête sur la qualité de l'électricité, *Analyse des perceptions des perturbations électriques auprès des entreprises clientes de la DEPT*, réalisée par Sophie Taponier, Cécile Berthier, Sophie Alami et Dominique Desjeux, en 1993).

réinterprétation des fonctions de la technologie une fois entrée dans le cadre familial (cf. Dominique Desjeux, Sophie Alami, Patricia Medina, 1994). Ce transfert s'accompagne d'une transformation des représentations de l'électricité d'un univers de luxe à un univers de droit, au sens de droit acquis, droit qui devient problématique au début des années quatre-vingt-dix avec la montée de la pauvreté.

A partir des années soixante, on assiste en France à la mise en place des six grandes fonctions de l'électricité et de leur différenciation dans l'espace domestique, entre la fonction chauffage — pour l'habitat et pour l'eau — qui est le poste de dépense le plus important, la fonction éclairage qui représente la base minimum de tout habitat collectif ou individuel, la fonction cuisine et tout l'électroménager qui lui est associé, la fonction nettoyage, avec les machines à laver le linge et la vaisselle, l'aspirateur et le fer à repasser, la fonction bricolage et la fonction média, de la télévision à l'ordinateur en passant par le magnétoscope, les chaînes hi-fi ou les consoles de jeux (chapitre I).

Ces différentes fonctions de l'électricité s'intègrent dans des espaces plus ou moins spécialisés, comme la cuisine, la salle de bains ou le garage. Mais surtout elles vont se révéler être des "analyseurs" sociaux des relations familiales, du rapport entre les générations notamment, entre les parents et les enfants. Le "bruit" de la musique des jeunes, par exemple la chaîne hi-fi "*mise à fond la caisse*", symbolise une des tensions entre générations sur la façon dont chacun gère l'énergie, au sens propre et figuré, avec parcimonie pour les plus âgés ou toujours plus au-delà des limites possibles pour les plus jeunes (cf. le chapitre II).

L'électricité est un révélateur des rapports entre sexes, au sein du couple en train de se construire⁴, de fonctionner ou de se séparer. Elle est l'analyseur des moments de mobilisation

⁴ - Cf. L'enquête de Jean-Claude Kaufmann sur le rôle de la machine à laver et de l'entretien du linge dans la construction de la "trame conjugale" (1992).

sociale du calcul ou de l'intérêt, au moment de l'arrivée des factures ou des séparations, ou du "don et contre-don" au quotidien. Elle est aussi révélatrice des passages qui scandent les cycles de la vie. Les choix d'un type de logement, collectif et en location au début de la vie adulte, plus individuel et plus en propriété au cours du déroulement de la vie, et d'un type d'énergie qui lui est associé, l'électricité ou le gaz, peuvent servir de marqueurs de passage d'une étape de la vie à une autre. Ainsi passer du bois à l'électricité, en venant d'un village pour habiter un lotissement urbain, peut signifier, même si cela paraît plus cher, plus de propreté, plus de facilité, une libération de certaines contraintes du quotidien et le passage à une nouvelle vie adulte plus autonome des contraintes du voisinage.

L'électricité, enfin, joue une fonction de mise en scène sociale, soit en termes de capital technologique électronique accumulé et donc de positionnement social, soit en termes d'ambiance, avec des jeux d'éclairage au néon ou tamisés, suivant les pièces, les moments ou les personnes concernées.

Enfin, au-delà des pratiques, des enjeux et des mises en scène sociales, l'électricité est aussi un double système de représentation réaliste et symbolique (chapitre III). En termes de perception, l'électricité renvoie à deux univers. Dans le premier univers, l'électricité de référence, c'est soit l'énergie électrique à l'état pur comme la foudre, soit l'énergie électrique canalisée et ses moyens d'acheminement comme les lignes à haute tension et les pylônes, à l'extérieur de la maison. Dans le second univers, l'électricité de référence, c'est le courant électrique, l'énergie domestiquée appréhendée dans ses applications — de bricolage, de jardinage, de cuisine, d'éclairage et de chauffage — et dans ses prolongements concrets que sont les objets de l'installation électrique et les objets électriques, à l'intérieur de la sphère domestique.

En termes symboliques, l'électricité correspond à un imaginaire ambivalent structuré autour de trois tensions entre le progrès et la dépendance, la vie et la mort, le plaisir et la culpabilité. Cet imaginaire est plus celui de l'énergie électrique, dans sa dimension sacrée, depuis l'évocation du mythe de

Prométhée jusqu'à l'évocation d'un imaginaire lié à l'androgynie en passant par un univers d'anticipation et de science-fiction, que celui du courant électrique, l'électricité du dedans, dans sa dimension prosaïque, en termes de fusibles, de prises, de dominos, de compteurs ou de "*pelotes*" de fils électriques autour des prises multiples.

Mais globalement la perception de l'électricité et du courant électrique reste abstraite pour les interviewés. Parler et décrire l'électricité, c'est le plus souvent parler des médiateurs de l'électricité, les objets de l'installation comme les prises, les fils, les compteurs ou les fusibles, et les objets électriques, comme l'électroménager, qui permettent de lui conférer une certaine matérialité⁵.

LE CHOIX DES ENERGIES DOMESTIQUES

Dans les sociétés occidentales, l'utilisation d'énergies industrielles, et notamment de l'électricité, du gaz et du fuel pour le chauffage et la cuisine, est au centre de l'organisation de la vie domestique et donc au centre de la vie familiale, mais le plus souvent comme une "évidence invisible"⁶.

Un des principaux résultats de l'enquête est de montrer que le choix, ou le non-choix, d'une énergie, et tout particulièrement entre le gaz et l'électricité, n'est pas lié au hasard des impulsions personnelles, mais que ce choix s'inscrit dans un cadre social qui l'organise. Il existe un lien entre les événements familiaux — le premier travail, l'installation dans la vie de couple, la naissance d'un enfant, ou les séparations —, les

⁵ - L'idée de l'électricité, dans son abstraction, peut être comparée à l'idée de Dieu : elle ne peut devenir une représentation que par la médiation d'objets matériels qui permettent de la concrétiser. C'est l'objet le plus abstrait, c'est-à-dire avec le moins de points de repère sensibles, que nous ayons eu à analyser. Même l'enquête que nous avons menée sur la qualité scientifique recherchée pour l'achat des livres de sciences humaines, comportait beaucoup plus de signes concrets, comme le moins de couleur possible sur la couverture, la présence d'une bibliographie et de notes en bas de page, le nom de l'auteur ou l'éditeur pour signifier l'idée abstraite de scientificité (cf. Dominique Desjeux, Isabelle Orhant, Sophie Taponier, 1991).

⁶ - Pour reprendre le titre du livre de Raymonde Carroll (1987).

changements de logement, le choix du gaz ou de l'électricité, l'évolution éventuelle dans un sens croissant ou décroissant de l'utilisation des énergies, et l'achat, l'utilisation ou la mise au rebut des objets électriques. La consommation d'énergie varie en effet en fonction de l'évolution des cycles de la vie. Les changements de logement scandent une partie des grands moments de la vie. Le déménagement, l'installation dans une nouvelle habitation et le choix de telle ou telle énergie qui leur est associé jouent le rôle de signes sociaux chargés d'indiquer la fin d'une étape de la vie et le début d'une autre, voire de rituels de passage. La possibilité de choisir son énergie, au-delà de l'arbitrage fonctionnel en termes de coût ou de confort, est en partie l'indicateur symbolique du passage à un statut social ou générationnel différent, considéré le plus souvent comme plus élevé. Les choix énergétiques participent de façon discrète à la rhétorique sociale de la distinction et de l'identité. Ils sont les signes et les marqueurs sociaux de la place que chaque génération, chaque sexe ou chaque groupe social occupent dans la société.

C'est le choix de l'énergie pour le chauffage de la maison qui représente la décision la plus importante. Le chauffage constitue un investissement lourd et sur une longue période. De ce fait il représente un gros enjeu pour les familles en termes de coût et de confort. Ensuite, le choix porte sur l'énergie de la cuisine et du chauffage de l'eau, choix qui n'est pas toujours sans tension, notamment du fait de l'importance symbolique que représente la cuisine en France⁷.

⁷ - Il semble, par exemple, que le four à micro-ondes se soit développé beaucoup plus vite en Grande-Bretagne ou aux USA du fait de la moindre importance accordée à la transformation culinaire de la nourriture et donc aussi à la qualité de l'énergie de cuisson qui lui est liée. Le Thanksgiving est le symbole significatif de la commémoration de l'importance de la cuisine non sophistiquée et à base de légumes simples (cf. Melanie Wallendorf et Eric J. Arnould, 1991). Au contraire en France la qualité de la cuisson est associée à la qualité de l'énergie, et principalement au gaz. L'enquête confirme le côté problématique du micro-ondes, qui a mis plus de dix ans pour atteindre en 1995 un taux de 40% de ménages équipés. Sur cette différence culturelle, Stephen Menell (1987) montre que l'origine de l'importance de la cuisine en

Le choix d'opter pour telle ou telle énergie de chauffage est le plus souvent lié à des occasions ou des événements déclencheurs d'un changement de situation qui peut entraîner un changement de logement, associé ou non à un changement d'énergie, ou à un changement d'énergie sans changement de logement. Le principal constat est que le changement de logement est une des occasions importantes d'envisager un changement d'énergie de chauffage en France, que ce soit en faveur du gaz, de l'électricité, du fuel ou du bois, bien que ce ne soit pas la seule occasion.

Mais si le changement de logement apparaît comme un déclencheur important du changement éventuel d'énergie, il ne le permet pas toujours, même si la personne le souhaite. En effet si la personne a souvent le choix de son nouveau logement, ce qui n'est pas toujours le cas pour les logements collectifs et en locatif où la personne prend celui qui est disponible, elle n'a pas automatiquement le choix de l'énergie qui lui est associée.

Quand les personnes ont le choix de leur énergie, elles ont classiquement à choisir entre un faible coût d'installation, mais un coût de fonctionnement considéré par une grande majorité d'interviewés (mais pas par tous) comme relativement élevé, si elles décident d'utiliser du matériel de chauffage électrique, et l'inverse (un coût d'installation élevé mais un coût de fonctionnement plus faible) si elles décident d'opter pour un chauffage au gaz.

A la lumière des occasions et des contraintes qui pèsent sur le choix des énergies liées au chauffage, il s'avère qu'il existe un lien entre d'une part les occasions de mobilité, comme événements déclencheurs de la décision de changer ou de modifier son énergie, et d'autre part l'évolution du statut de chacun tout au long des cycles de la vie. C'est pourquoi le moment du choix de l'énergie peut jouer le rôle d'un rite de passage. Choisir une maison individuelle, au gaz ou à l'électricité, est le signe de l'accession à un nouveau statut social. Ce qui varie, c'est la plus ou moins grande valeur qui est

France est liée à la place primordiale qu'elle a prise dans le jeu de la compétition aristocratique pour paraître la meilleure, à la cour de Louis XIV.

accordée, individuellement ou socialement, au gaz ou à l'électricité. Notre enquête fait, en effet, apparaître l'existence de deux "habitus" familiaux en faveur du gaz ou en faveur de l'électricité en France, notamment autour du chauffage de la maison, de la cuisine et dans une moindre mesure du chauffage de l'eau. Une fois le logement "choisi" et l'énergie "installée", les familles vont acquérir des objets qui utilisent de l'énergie. Ces objets sont considérés dans cette enquête comme les médiateurs de la perception de l'électricité, qui en soit n'est pas visible, et comme les supports de la place de l'énergie électrique dans le jeu social.

L'ACQUISITION DES "OBJETS ELECTRIQUES" ET LEUR LOCALISATION

Au-delà de l'équipement de base pour le chauffage, nous avons distingué parmi les acquisitions "d'objets électriques"⁸ d'une part les équipements d'installation, la cuisinière, le frigidaire, le lave-linge et le fer à repasser, qui sont à la base de l'équipement domestique, et d'autre part les équipements de confort, le petit électroménager, le lave-vaisselle, qui apparaissent plus optionnels (cf. le chapitre I).

D'une façon générale, que ce soit pour les équipements d'installation ou pour les équipements de confort, il existe trois sortes d'acquisition ou de circulation des objets : les achats pour soi, les achats pour l'autre, c'est-à-dire les cadeaux, et les dons d'objets usagés, qui se font plutôt au sein d'une même famille.

Les achats de biens d'équipement domestique ne se limitent pas à leur utilité. Ils sont aussi de l'ordre du symbolique. En ce sens l'achat entre dans une structure de circulation des objets qui détermine les moments socialement permis, prescrits ou interdits de leur acquisition. L'analyse des comportements

⁸ - Nous mettons l'expression "objets électriques" entre guillemets parce que son usage est en partie impropre : les objets utilisent l'électricité mais ne sont pas "en électricité", et d'autre part certains utilisent le gaz, comme le chauffage et la cuisinière. Mais comme il se trouve que l'utilisation de la plupart de ces objets demande de l'énergie électrique, nous gardons cette expression par commodité de langage.

d'achat, et surtout de ceux qui concernent des équipements de confort, montre en effet que l'achat ne va pas de soi. Pour une partie des gens interviewés, il ne suffit pas d'avoir envie de quelque chose pour s'autoriser à l'acheter. Notamment, on observe l'importance des fêtes, Noël ou la fête des Mères, comme moments socialement autorisés pour acheter pour soi ou pour faire un cadeau.

Les cadeaux faits entre les membres de la famille entrent dans cette circulation. Ils correspondent à un échange de type don-contre-don, où l'objet échangé permet de compenser une "dette" familiale, des plus jeunes vers les plus âgés. Par exemple, lorsqu'un parent se retrouve seul, les cadeaux des enfants apparaissent comme des moyens de compenser un "vide familial", mais aussi comme un remboursement de la dette que les enfants ont contracté à l'égard de leurs parents. Les cadeaux faits à l'occasion de la fête des Mères — une opportunité souvent utilisée pour offrir des appareils électroménagers — peuvent également relever de ce type de compensation. Ils sont, en outre, des façons de renforcer l'image de la mère dans son rôle de responsable, de maîtresse des activités ménagères. Le schéma se reproduit également à travers les cadeaux relatifs aux activités de bricolage faits aux pères. Ainsi, l'acquisition des "objets électriques" participe à la reproduction sociale de la division sexuelle des tâches domestiques, et au renouvellement des frontières sexuelles de l'espace domestique⁹.

La famille intervient également dans l'acquisition des objets électriques, des plus âgés vers les plus jeunes, quand les parents font des dons d'objets neufs ou usagers. Ils correspondent principalement au moment de l'installation d'un jeune ménage dans un nouveau logement. Il s'agit par exemple des appareils donnés par les grandes sœurs aux plus jeunes, qui elles, au cours du temps, ont pu constituer un capital "d'objets électriques". Elles peuvent transmettre, en outre, une certaine

⁹ - Cf. pour un développement plus important de la division sexuelle de l'espace domestique, notre enquête sur la domotique : Dominique Desjeux, Sophie Alami, Cécile Berthier, Patricia Medina, Sophie Taponier (à paraître, 1996).

image de la réussite sociale. Il s'agit dans d'autres cas des appareils acquis par les parents dans le but d'aider le jeune couple à s'installer. Dans cette situation, les dons entrent dans le jeu des alliances entre générations, entre "aînés" et "cadets"¹⁰, que ce soit par la filiation ou par les différentes formes de "mariages" ou d'alliances.

Les "objets électriques", une fois acquis par achat ou par don, vont s'inscrire dans un espace social qui correspond aux grandes divisions en genres et en générations de la maison. Les histoires de vie centrées sur les souvenirs personnels des interviewés vis-à-vis de l'électricité permettent de reconstituer l'évolution de la place et de la différenciation des fonctions des différentes sources d'énergie dans l'espace domestique. Dans un premier temps, peu après la Première Guerre mondiale pour nos interviewés, l'électricité est située en un seul lieu, la salle commune. Elle apparaît comme un lieu de rassemblement pour les membres de la famille, au même titre que la cheminée. Progressivement, avec la meilleure diffusion des sources d'énergie, puis avec la multiplication des "objets électriques", cet effet d'attraction se trouve délocalisé voire dispersé dans l'ensemble de la maison autour de fonctions qui se sont diversifiées, avec notamment l'apparition de la fonction média, et la progression de la fonction nettoyage.

La diversification des usages de l'énergie électrique et sa nouvelle distribution dans l'espace vont accompagner l'évolution de la famille, que ce soit dans la reproduction de la division sexuelle des tâches ou dans la recomposition des frontières au sein de l'espace familial, entre les générations et les sexes, ou entre les espaces sociaux, privés ou intimes.

La cuisine est l'un des deux lieux qui concentrent le plus d'appareils électriques. La multiplication des accessoires depuis les années cinquante correspond à une logique de rationalisation du travail domestique, dans un objectif de gain de temps

¹⁰ - Sur la notion d'aînés sociaux et de cadets sociaux, cf. les classiques de l'anthropologie économique africaniste que sont Claude Meillassoux (1964), Pierre-Philippe Rey (1971) et Emmanuel Terray (1972).

maximum, même si aujourd'hui une partie de ces objets n'est plus utilisée et remplit le fond des placards ou des greniers. Comme on l'a dit, nombre de ces accessoires électroménagers ont été offerts à l'occasion de la fête des Mères. La cuisine reste bien encore aujourd'hui un espace féminin, que ce soit en termes de tâche réelle, pour la cuisine notamment, ou en termes symboliques d'association entre la mère et son image de "noyau de la cellule familiale".

Le second lieu le plus équipé en "objets électriques" est le salon. On y trouve principalement les objets à fonction médiatique. Le salon est donc plutôt un lieu social, où se croisent les générations¹¹. C'est aussi le lieu où on reçoit les invités, par opposition à la cuisine qui reste davantage un lieu privé¹².

Enfin viennent les chambres et la salle de bains. Ce sont des espaces à la fois privés et intimes. Les objets électriques y sont peu nombreux, principalement le radio-réveil pour la chambre et le sèche-cheveux ou le rasoir électrique pour la salle de bains. Mais ce sont deux espaces qui peuvent être sources de tensions. La première se rapporte aux conflits liés à l'utilisation du chauffage et à la température que chacun souhaite avoir. La deuxième tension est liée à l'usage de la salle de bains, quand tout le monde veut l'utiliser en même temps. Ces deux espaces sont significatifs d'une tension familiale qui naît d'une différence de gestion du coût de l'énergie, entre générations ou au sein du couple, et de gestion du temps dans un espace donné, la salle de bains.

Il existe une troisième source de tension qui, elle, est technique, c'est la panne. Il est probable qu'une partie des pannes sont des moments où les relations de père à fils sont plus

¹¹ - Cf. notre enquête sur la domotique et le salon comme espace intergénérationnel (à paraître, 1996).

¹² - Notre enquête n'a pas porté sur un autre lieu important de l'électricité, la chambre des jeunes, avec la hi-fi notamment. Il nous a semblé que la génération "jeune" demandait une enquête spécifique. Elle apparaîtra à travers l'évocation du problème du bruit entre générations et de ce que nous avons appelé "la guerre des boutons" !

intenses, les pères profitant de cette occasion pour initier les garçons au bricolage et pour les faire entrer dans la sphère masculine, mais l'enquête ne nous a pas donné d'éléments suffisants en ce sens¹³. Elles mobilisent aussi éventuellement les réseaux sociaux de voisinage, comme notre enquête sur la domotique l'a bien fait ressortir. Par contre elles sont peut-être plus significatives des conflits de générations, notamment autour de la disjonction du courant qui symbolise pour les adultes ce qu'ils considèrent comme le manque de mesure de la part des jeunes dans l'utilisation de l'énergie.

Les pannes sont intéressantes comme analyseurs des processus cognitifs vis-à-vis du fonctionnement de l'électricité et du courant électrique. L'électricité étant invisible, elles sont les signes, par défaut, de l'existence de l'électricité. Pour les usagers, les pannes sont de deux ordres : les prévisibles et les imprévisibles. Les premières sont plutôt liées à un mauvais usage en interne des gros équipements ménagers, qui entraîne une disjonction du compteur. Les secondes sont attribuées à l'extérieur et associées à un excès d'électricité qui fait "*sauter*" ou "*griller*" les appareils ou les fusibles, et qui crée des "*courts-circuits*" ou des "*surtensions*" , etc.

Cependant, la plupart des tensions familiales se centrent sur la question du chauffage, mais sans exclusive par rapport à la question du bruit notamment. Ces tensions tiennent d'une incertitude, liée à la recherche de la maîtrise de la consommation en vue d'en limiter les coûts. Cette maîtrise de la consommation représente un enjeu pour chaque acteur adulte du système familial dont l'objectif est d'obtenir une chaleur satisfaisante, par exemple. Mais elle dépend aussi de la négociation implicite sur la légitimité des règles qui fixent la chaleur à atteindre, suivant les âges ou les sexes.

Savoir consommer c'est, dans l'idéal, savoir répartir cette consommation de la façon la mieux adaptée à chaque espace de la maison. Il s'agit ici principalement de savoir adapter la bonne

¹³ - Sur le bricolage, voir les travaux de Claude Bonnette-Lucas (1991 ; 1995).

température à chaque pièce. Mais les normes socialement acceptées de la chaleur suivant chaque pièce peuvent varier. En France, la chambre est un lieu où l'on chauffe plutôt peu pour certains. Au contraire, il est accepté que la température soit plus élevée dans la salle de bains. Ces normes sont incorporées et implicites. Elles ont pu faire ou non l'objet de négociations, comme nous le verrons dans le chapitre II. Étant de l'ordre du non-dit, elles peuvent également être sources de désaccords et de tensions.

En effet, les demandes d'énergie ne sont pas les mêmes suivant les membres de la famille. Il est implicitement accepté que certaines catégories de personnes demandent davantage d'énergie que d'autres : les enfants et les personnes âgées, voire les femmes, alors que les actifs hommes, notamment, sont considérés comme "moins fragiles". C'est donc une première source de tensions potentielles.

La deuxième est liée à l'incertitude de la consommation réelle des appareils ménagers. Il existe une hiérarchisation des appareils les plus consommateurs aux appareils les moins consommateurs, qui relève de la perception de chacun. Mais cette classification peut être inverse à la consommation réelle. Pour certains, par exemple, la télévision consomme plus que le fer à repasser parce qu'elle est branchée plus longtemps. D'ailleurs, la facture ne permet pas de vérifier la consommation par appareil. Finalement, il n'existe que de faibles bases "objectives" sur lesquelles il serait possible d'arriver à un accord sur la consommation d'énergie au sein de la famille. C'est pourquoi la consommation est une forte source de conflits potentiels. Il est toujours possible à chacun des membres de la famille, parents ou enfants, mari ou femme, de contester le coût et la quantité — puisque la facture n'indique pas la consommation par pièce ou par "objet électrique" —, ou la légitimité de telle ou telle limitation de la consommation d'énergie¹⁴.

¹⁴ - Cependant, la clarté représentant un enjeu dans les stratégies de contrôle d'une activité ou d'un espace social (cf. Michel Crozier, 1964), ceci n'implique pas qu'il faille mécaniquement réaliser des factures "plus claires". Une plus

La nécessité de faire attention à la consommation apparaît comme une charge mentale relativement forte. C'est une contrainte qui pèse sur la vie quotidienne. De plus, le choix d'une stratégie "laxiste" ou "rigoureuse" dépend lui-même de l'image que chacun veut donner de soi. Ce choix entre dans le jeu des mises en scène sociales et des présentations de soi. De façon schématique, l'alternative "je fais attention" ou "je ne fais pas attention" suppose de pouvoir accepter l'image du "radin" ou du "généreux" qui s'y rattache.

La gestion de la consommation de l'énergie est donc un révélateur des mises en scène de soi et des conflits au sein de la famille, aussi bien entre les générations, entre jeunes et parents, qu'entre les sexes, mari et femme. Ces conflits apparaissent plus particulièrement par le biais de l'éclairage, qui correspond à la fonction visible de la consommation électrique. Ils sont illustrés par la "*bataille*" livrée par les parents contre les lumières laissées allumées inutilement. La lutte contre le gaspillage devient alors un analyseur d'une part des conflits d'autorité entre parents et jeunes, et d'autre part de la construction d'une identité autonome pour le jeune. Les conflits entre sexes tournent également autour de la régulation du chauffage et de l'éclairage. Ils sont les révélateurs des cristallisations implicites qui structurent dans l'imaginaire la division sexuelle des rôles familiaux. C'est toutefois l'arrivée de la facture qui apparaît finalement comme le catalyseur des conflits entre sexes et entre générations sur la consommation d'énergie. L'incertitude qu'elle génère, comme nous l'avons vu ci-dessus, donne parfois lieu à des interprétations d'ordre quasi-magique sur la source de son

grande "clarté" peut entraîner plus de contraintes pour les femmes dans la gestion quotidienne de leur énergie, car ce sont elles qui assurent de fait la gestion de l'espace familial, avec la cuisine et le nettoyage, et donc qui sont les plus grosses consommatrices d'électricité. Une plus grande clarté de la facture pourrait tout autant renforcer la charge mentale liée aux tâches ménagères, en obligeant les femmes à faire plus attention à la consommation d'énergie, que créer une diminution de la contrainte par rapport à l'angoisse de trop consommer grâce à une meilleure connaissance de la consommation par objet électrique.

montant. Elle laisse le plus souvent un sentiment d'impuissance face à l'inconnu de l'origine des consommations.

L'ELECTRICITE COMME REVELATEUR DU RAPPORT ENTRE L'INTERET ET LE DON

L'électricité apparaît comme un analyseur privilégié des interactions concrètes dans le couple et entre générations au sein de la famille, qu'elle soit "classique", monoparentale ou recomposée. Les acteurs familiaux sont analysés à travers leurs pratiques quant aux choix, aux usages et aux transactions sociales qui se jouent autour de l'énergie et des objets qui lui sont associés. La famille est donc envisagée comme un double système de production : de "biens et services", à travers l'étude des pratiques domestiques liées à la cuisine ou au nettoyage, notamment ; et de normes implicites ou négociées. Elle est aussi considérée comme un système d'échange d'objets et de services qui s'organise autour de deux pôles, l'intérêt et le don.

Au niveau le plus fondamental, cette enquête nous permet de réfléchir sur le débat théorique de la place de l'utilité et de l'intérêt, par rapport à celle du don et de la gratuité, dans l'explication des comportements humains. En France, ce débat a été lancé par Alain Caillé en 1981, avec son article : *"La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante ?"*. Alain Caillé montre que, au-delà de leurs différences théoriques, les approches de Pierre Bourdieu, de Raymond Boudon et de Michel Crozier participent d'un même paradigme, celui de l'approche utilitariste anglo-saxonne qu'il fait remonter à Bentham, et ceci au détriment de l'explication par le don.

Le débat existait déjà aux USA et en Grande-Bretagne, en anthropologie, avec Mary Douglas et Baron Isherwood (1979), et surtout avec Arjun Appadurai et Igor Kopytoff (1986). Mais au lieu "d'idéaliser" le don, comme le feront Alain Caillé (1994) puis Jacques Godbout (1992), dans les années quatre-vingt-dix, les anthropologues américains estimeront, au contraire, que la place du don a été surévaluée dans les sociétés pré-industrielles, et que celle de l'utilité a été surévaluée au détriment de la dimension culturelle dans les sociétés industrielles et post-

industrielles. Aujourd'hui, les travaux ethno-historiques de Jean-Pierre Warnier sur le marché, la consommation et les entrepreneurs au Cameroun (1985, 1993) et ceux sur la trajectoire et la carrière des objets en France (1994)¹⁵ montrent, grâce à de solides recherches de terrain, cette ambivalence du don et de l'utilité. Le don tient d'une explication qui est de l'ordre du sens ou de la gratuité, alors que l'utilité relève d'une explication en termes d'intérêt, de calcul ou de stratégie.

Notre enquête sur l'électricité confirme un premier résultat que nous avons établi à propos d'une "maladie ordinaire", la diarrhée de l'enfant dans le tiers-monde, selon lequel le sens et l'utilité coexistent bien à "l'intérieur" des individus, au niveau inconscient ou implicite. Mais ce sont les situations, d'accord ou de conflit, autour de la gestion de l'électricité qui font que c'est plutôt le calcul — comme cela est montré par Jean-Claude Kaufmann (1992, 1993) et François de Singly (1987) pour la famille et le couple ; par Michel Crozier et Erhard Friedberg pour les organisations (1977, 1993) — ou le don, comme le montrent Jacques Godbout et Alain Caillé (1992), qui vont être mobilisés de façon dominante. Notre idée centrale est que ce n'est pas l'existence du sens ou de l'utilité qui est ici en question, mais la variation de leur "mobilisation sociale" suivant les situations, les sociétés ou les époques¹⁶. Cependant, nous

¹⁵ - C'est à Jean-Pierre Warnier que je dois ma lecture d'Appadurai et de Kopytoff, qu'il en soit ici remercié. L'anthropologie de la consommation et des objets est probablement moins développée en France qu'aux USA ou en Grande-Bretagne, encore que les débats d'aujourd'hui aient une certaine filiation avec ceux de l'anthropologie économique des années soixante-dix (cf. Karl Polany, 1973). En France, l'ethno-marketing, au sens de l'application de l'anthropologie à l'étude des pratiques des consommateurs, en est à ses débuts, même si le nombre d'enquêtes dans le domaine de la consommation et des objets devient significatif, comme nous aurons l'occasion de le signaler au cours de la rédaction. Rappelons déjà les travaux d'Anne Raulin sur les marchés ethniques, à Paris notamment (1986, 1990), ceux de Claudine Marengo sur la consommation et les comportements alimentaires (1993), et ceux de Béatrix Le Witta et Martine Ségalen sur les objets domestiques (1993).

¹⁶ - Notre enquête sur la diarrhée de l'enfant dans le Tiers-Monde, analysée comme une "maladie ordinaire", bien qu'elle soit une des premières causes de mortalité infantile dans le monde, montre que toute maladie ne mobilise pas de

faisons l'hypothèse que la "visibilité" et l'interprétation de l'une ou l'autre dimension, par observation au cours d'une enquête, dépendent de l'échelle d'observation macro-sociale, micro-sociale ou micro-individuelle (cf. Dominique Desjeux, 1993 a)¹⁷. L'échelle micro-individuelle de la psychanalyse, par exemple, favorise "l'observation" du sens lié à un discours et non celle "réaliste" des actes ou des pratiques sociales, le passage à l'acte -"l'acting out"- étant même un des problèmes de la cure analytique. Au contraire, à l'échelle macro-sociale, l'acteur concret disparaît du fait de la nature même de l'outil utilisé, la statistique ou le macroculturel. La description et

recherche sociale de sens, comme c'est le cas avec la "sorcellerie" en Afrique ou avec une partie des "maladies mentales". Toute maladie n'est pas perçue comme provoquant une rupture de sens. Ce constat nous a amené à repérer une discontinuité autant du calcul que de la recherche de sens au sein des différents systèmes d'action concrets (cf. Dominique Desjeux, Isabelle Favre, Joëlle Simongiovani, 1993 b).

¹⁷ - La question des échelles est réglée de trois façons en sociologie. Pour Pierre Bourdieu (1994), par exemple, la distinction entre microsociologique et macrosociologique est "*dépourvue de sens*" (p. 16). Georges Gurvitch, dans l'introduction à son *Traité de sociologie*, de 1958 aux PUF, présentée par Robert Weil (Karl Van Meter, éd., 1992) propose une solution inspirée de Mauss et de l'importance qu'il accorde au "fait social total" (cf. Michel Lallement, 1993). Sa solution est "holiste" : la méthode sociologique consiste "à prendre toujours en considération *tous les paliers, toutes les échelles, tous les secteurs* de la réalité sociales à la fois" (p. 444). Beaucoup de sociologues penchent pour la solution holiste, c'est-à-dire qui postule qu'il est possible de tout observer, en même temps, à toute les échelles. Pour sa part, Edgar Morin propose une solution astucieuse, celle de l'hologramme, dans *La Méthode, tome 3 : La connaissance de la connaissance* (Seuil, 1986), où le tout est contenu dans la partie (cf. le dossier de Jean-François Dortier sur Edgar Morin, 1990). Notre solution est encore différente. Elle postule que l'échelle d'observation est un problème pertinent, que la solution holiste est irréalisable empiriquement et que l'hologramme résout une partie de la question puisqu'il évite le holisme, mais il supprime de fait les échelles. Au contraire, nous postulons que les échelles d'observation sont séparées, que chacune donne des résultats qui lui sont en partie propres, qu'aucune n'est plus profonde, ou plus précise, ou permettant plus de généralisation qu'une autre. Un "fait social" observé à une échelle peut disparaître du champ de l'observation à une autre échelle. C'est une approche relativiste, c'est-à-dire qui pense que les résultats d'une description sont relatifs à leur échelle d'observation, sans aller jusqu'au relativisme radical, comme celui, très stimulant, de Nelson Goodman (1992) par exemple.

l'interprétation sont elles aussi liées au découpage opéré par le chercheur à l'intérieur d'une même échelle, au profit de telle ou telle dimension : l'utilité ou le sens, le conflit ou la coopération, les structures ou les jeux de l'action sociale, les pratiques ou la symbolique...

La mise en évidence du don et de l'intérêt dépend également de l'outil d'observation choisi, ici la méthode des itinéraires qui permet de suivre les différentes "étapes" d'un objet : son choix, son obtention, son utilisation, sa mise en place dans un espace donné, sa mobilité ou sa "sédentarisation", les transactions sociales qui se nouent autour de son usage, son élimination et son remplacement éventuels. Les étapes de l'itinéraire sont découpées suivant la succession des pratiques qui concernent l'objet¹⁸. La symbolique ou l'imaginaire relatifs à l'objet peuvent varier suivant ces étapes, mais souvent en proportion moindre¹⁹.

¹⁸ - La méthode des itinéraires peut être rapprochée de la méthode proposée par Arjun Appadurai et Igor Kopytoff (1986) en termes de trajectoire et de carrière d'un objet, pour faire apparaître qu'une "*commodity*", un objet au sens large qui englobe marchandise, don et troc, c'est-à-dire toute chose orientée vers l'échange ("*intended for exchange*") , peut suivant les moments et les situations de sa trajectoire sortir ou entrer dans la sphère de l'échange. C'est ce que nous montrerons avec les objets électroménagers qui peuvent repartir dans le circuit des dons entre parents et enfants, s'arrêter au fond d'un placard ou être détruits, comme le cas cité d'un four micro-ondes qui est détruit par un des conjoints au moment de leur séparation, pour éviter qu'il soit utilisé par l'autre. La mobilisation sociale de l'échange, c'est-à-dire le fait qu'un objet provoque des relations sociales plus ou moins intenses autour de sa circulation, varie au cours d'un itinéraire ou d'une trajectoire, comme le don et l'intérêt. Nous rappelons que la méthode des itinéraires est utilisée dans de nombreux domaines, comme celui de l'agriculture (cf. ce qui est souvent appelé "itinéraire technique") ou celui de la santé (cf. les travaux de Marc Augé). Pour nous c'est avant tout une technique pratique de recueil de l'information.

¹⁹ - Le niveau de précision que nous avons choisi ne nous permet pas de distinguer facilement entre imaginaire et symbolique, comme pourrait le faire un ethno-lacien, comme Charles-Henri Pradelles de Latour sur les récits Bamiléké au Cameroun (1991) entre réalité, symbolique et imaginaire, ou un spécialiste des récits "mythiques" comme Georges Bertin pour l'ouest de la France (1994). Au mieux nous distinguons, à l'intérieur des représentations, entre l'imaginaire et les perceptions sensibles, d'un côté, et de l'autre, nous séparons ce qui est de l'ordre des représentations, imaginaire et perception, et ce qui appartient au domaine des pratiques, de ce que font les acteurs.

Pour l'électricité, nous décrivons une représentation qui ne varie pas, ici, suivant les différentes étapes de son utilisation.

Mais cette représentation de l'électricité comprend elle-même deux univers distincts, celui de l'énergie, plus symbolique, dont le contenu relève de l'imaginaire propre aux usagers, et celui du courant électrique, plus réaliste, et qui provient des perceptions sensibles de chacun dans l'univers domestique.

Même si la démonstration des conditions sociales de l'accord sur les normes n'est pas au centre de notre recherche, nous évoquerons le fait que non seulement les interactions au sein de la famille se jouent sur les objectifs à atteindre, et que le pouvoir parental joue avec la règle (cf. Erhart Friedberg, 1993), mais aussi que la règle est elle-même un enjeu de négociation entre les membres de la maison (cf. Luc Boltanski et Laurent Thévenot, 1987), en termes de répartition de l'énergie électrique ou de sécurité, par exemple.

Là encore, les pratiques et les représentations attachées à l'électricité nous ouvrent des pistes de réflexion théorique. Ainsi, par exemple, nous verrons qu'autour de l'électricité s'organise une répartition sexuelle des rôles, répartition collectivement incorporée et assumée en ce sens qu'elle n'est pas l'objet de transaction permanente. Elle peut être la résultante de transactions passées qui ont abouti à un accord, accord qui fait loi, jusqu'à ce qu'une nouvelle rupture survienne. Mais elle peut aussi être la résultante d'habitus incorporés sur la division sexuelle des tâches au sein de l'espace domestique, qui fonctionnent comme des cadres de la pratique. Dans les deux cas, les transactions, et donc les stratégies, sont limitées et peu mobilisées.

La question qui se pose est de savoir, non seulement quel est l'objet ou quels sont les enjeux des transactions familiales autour de la gestion quotidienne de l'énergie — que ce soit en termes d'utilité ou de don et contre-don —, mais aussi de comprendre ce qui fonde la légitimité de ces transactions et donc la nature des négociations autour des règles et de leur légitimité. L'approche de Luc Boltanski (1990) est, dans le

cadre de notre approche, ramenée à un découpage de la réalité, plutôt à l'échelle macro-sociale, de notre point de vue, et à un moment de l'itinéraire, celui où se négocie plus ou moins explicitement la "compétence" mise en jeu pour légitimer telle ou telle décision en faveur d'un chauffage plus important ou plus faible²⁰. Est-il légitime, par exemple, de dépenser plus pour des personnes âgées qui sont inactives mais envers qui la famille a une dette²¹ ? Notre constat est d'une part qu'il n'existe pas toujours de transaction sur la légitimité et les principes, et d'autre part que les solutions appliquées sont proches de ce qui est implicitement considéré comme légitime socialement en matière de division sexuelle ou générationnelle des tâches ou des espaces.

Notre objectif n'est pas d'aboutir à une théorie sociologique du juste milieu entre sens et utilité, ou imaginaire et cognition réaliste, ce qui rendrait inutile notre postulat méthodologique en termes d'échelle. L'approche descriptive par échelles accepte justement qu'il n'est pas possible de tout saisir de la réalité en un seul moment et à partir d'un seul lieu, mais qu'il faut découper, et donc qu'il n'y a pas de juste milieu²². Le chercheur

²⁰ - Dans *L'amour et la justice comme compétences*, Luc Boltanski montre que les échanges sociaux s'organisent principalement autour de deux pôles, l'amour et la justice. Pour lui, certaines actions relèvent de la justice, en ce sens qu'elles s'appuient sur une règle de réciprocité, d'équivalence, d'équilibre des échanges. Il montre cependant que ce sens de la justice n'est pas sans cesse mobilisé dans les relations : il existe aussi des actions dont on peut dire qu'elles relèvent de l'amour, d'un état d'agapée, parce qu'elles se caractérisent par la gratuité, le renoncement au calcul fondé sur un principe d'équivalence. L'agapée rejoint le concept de don chez Alain Caillé (1994).

²¹ - Sur la question de la légitimité et de l'incertitude qui pèse sur les normes censées la fonder, voir le travail de Romain Laufer (1993), qui est un des livres les plus forts aujourd'hui sur la question. Il participe d'un courant philosophique qui cherche plus à fonder l'action ou le jugement sur la logique que sur l'induction.

²² - Le juste milieu comme l'approche globale, si l'on entend par-là une approche qui pourrait décrire tous les liens entre les éléments, leur complexité et suivant toutes les échelles à la fois, et c'est le mot décrire qui est ici central, nous apparaissent, paradoxalement, comme deux approches réductionnistes. Elles sont des réductions, dans l'imaginaire du chercheur, de la réalité à des

ne peut aboutir qu'à des observations successives de la réalité, en changeant de lieu et de découpage, ce qui ne l'empêche pas de chercher à faire des liens, même s'ils sont fragiles. Avec ce postulat, ce qui est appelé théorie globale est considéré comme la résultante d'un effet de découpage, dont la pertinence, une fois replacée sur un itinéraire, peut être très générale²³. Une théorie est d'abord vraie localement, mais pas uniquement au sens de "petit" ou de lieu limité d'observation. Le local n'est pas forcément le petit, comme le central n'est pas le macro-social. Une vérité locale n'est pas condamnée au relativisme absolu, puisqu'elle est potentiellement généralisable à une échelle donnée. Elle se heurtera simplement à un moment donné aux limites de sa généralisation du fait d'autres généralisations ou d'autres résultats contradictoires, souvent liés à des changements d'échelle, à de nouveaux découpages ou à de nouvelles procédures, ou financements, permettant d'atteindre une nouvelle précision. Cette "vérité locale descriptive" aura, dans ces conditions, plus de chance de rester vraie puisque souvent en sciences humaines les débats et les critiques portent plus sur la généralisation que sur la description. En effet, il est plus difficile de montrer en quoi une description est fautive, sauf à attaquer la méthode de recueil des données ou à dénier une

idées manipulables sans la contrainte du réel. Cette démarche est par ailleurs importante en termes heuristiques. Elle permet de produire des hypothèses de recherche. Par contre une approche macro-sociale ou macro-économique, souvent confondue avec l'approche globale ou avec l'échelle de prise de décision par des acteurs, à un niveau central d'un État ou d'une organisation, et dont l'objectif est de ramener les diversités de la réalité à de grandes régularités, relève d'une autre sorte de réduction qui est propre au changement d'échelle que suppose une approche interprétative fondée sur une méthode de sociologie descriptive. Le découpage de la réalité et donc en partie la réduction d'un phénomène sont inhérents au processus d'enquête. Cette remarque est surtout intéressante pour montrer les limites de la rhétorique universitaire quand elle critique la "réduction" des approches quantitatives ou le fait que telle dimension n'a pas été prise en compte, ce qui est de fait inévitable.

²³ - Bien souvent ce découpage en vue d'obtenir une vision globale est recherché soit dans l'infiniment petit, les neurones ou la biologie pour les comportements humains, soit dans le "macroscope" pour reprendre l'expression de Joël de Rosnay.

valeur de preuve au concret, ce qui est aussi un argument utilisé²⁴.

Pour mieux comprendre la possibilité d'une généralisation, et donc des universaux, il faudrait aussi faire une distinction, à une échelle micro-sociologique notamment, entre la description d'un mécanisme social et sa forme "culturelle". Ainsi il semble bien que dans toute société il soit possible d'observer des rapports de pouvoir, de l'imaginaire, des processus de construction identitaire, des échanges, du don et de l'intérêt, des répartitions sexuelles des tâches et des territoires ou des formes de catégorisation et de classification de la réalité²⁵. Ce sont des mécanismes qui semblent universels, sous réserve d'un effet de découpage — c'est-à-dire de traduction de la réalité — trop important lié à la culture occidentale. C'est dans cette universalité que se trouve la symétrie entre sociétés, et notamment dans le fait que chaque société catégorise²⁶. Mais ce

²⁴ - Dans le livre édité par Raymond Boudon sur *Le relativisme est-il résistible ?*, livre tout à fait intéressant par l'ensemble des débats qu'il soulève, nous avons plusieurs fois relevé sous la plume de différents auteurs un certain "agacement" quant à l'argument du concret, et notamment contre Bruno Latour dont l'apport principal est d'avoir été justement le premier en France à montrer concrètement, à partir d'une enquête ethnologique (mot qui "agace" autant que concret), la science non pas telle qu'elle devrait être mais telle qu'elle est. La recherche de Bruno Latour a été réalisée parallèlement aux travaux dans les années soixante-dix de Gérard Lemaine et Alain Gomis sur un laboratoire travaillant sur le sommeil (cf. R. Boudon, 1994).

²⁵ - Cf. Luc Boltanski, 1970, cité par Mary Douglas (1979), "Sur les taxinomies populaires, taxinomies savantes : les objets de consommation et leur classement", *Revue Française de Sociologie* n°11, à propos des classifications "manichéistes" entre le corps, qui relève du diable, et l'âme qui relève du bon, classification que, d'après Mary Douglas, les économistes ont inversée, le spirituel, le culturel, le sens, n'étant plus censés avoir d'importance dans les sociétés développées.

²⁶ - Pour faire allusion ici à la théorie générale de Bruno Latour (1991) dans *Nous n'avons jamais été modernes*, où il semble postuler implicitement la possibilité d'échapper aux mécanismes du classement, ce qui nous paraît peu probable ; B. Latour montre, si nous avons bien compris, que puisque les sociétés préindustrielles ne pratiquent pas la division entre nature et culture, distinction qui fonde ce que la modernité a appelé la science, c'est donc une invention des sociétés industrielles, attestée par des livres d'histoire à l'époque du combat entre Thomas Hobbes et Robert Boyle (cf. Steven Shapin et Simon Schaffer, 1993). Cette opposition n'existe donc pas dans la réalité, et il y a par

qui varie, c'est la forme sociale de ces mécanismes, les frontières de chaque classification, l'importance accordée à tel ou tel mécanisme et la puissance sur les autres — individus, groupes ou sociétés —, que confère la maîtrise d'une configuration. Nous pensons ici à la configuration de la pensée scientifique occidentale, dont "l'originalité" consiste à classer les connaissances entre connaissance ordinaire, esthétique et scientifique, par exemple, ou à distinguer la nature de la culture. Mais la réalité peut aussi être classée entre ce qui est de l'ordre du pur et ce qui est de l'ordre de l'impur, ou entre le monde du haut et celui du bas, entre les hommes et les femmes, entre les générations... Le débat reste sur la validité du découpage et de la capacité à mobiliser socialement une preuve de cette validité, au moins au niveau local, ici sur la gestion de l'énergie électrique au quotidien dans des familles françaises.

Finalement, la méthode sociologique que nous avons mobilisée dans notre enquête est à la frontière de plusieurs champs de la sociologie et des sciences humaines. Ceci s'explique en partie par le choix de la méthode des itinéraires et de l'approche par échelles, qui permet de repérer des dimensions descriptives et interprétatives le plus souvent séparées par les champs disciplinaires ou les écoles, ce qui est tout à fait, par ailleurs, dans l'ordre des choses acceptables et légitimes. Ce sont les contraintes liées à la recherche des contrats, et aux questions qui nous sont posées, qui nous ont amenés à formuler autrement les problèmes de la consommation et de la décision, et à réfléchir sur les conditions sociales de la production des faits scientifiques en sociologie.

Un premier champ pourrait être qualifié de sociologie des objets, depuis les objets techniques — au sens de Bruno Latour et Steve Woolgar (1988), de Michel Callon (1989, 1991),

conséquent symétrie et équivalence entre la "science" moderne et la "science" des sociétés primitives. Le problème que nous pose cette conclusion, même si elle est simplifiée par nous, est qu'elle semble éliminer la question de l'altérité et de la différence culturelle, au nom même de cette altérité, et donc nie l'identité de l'autre, et qu'elle sous-estime l'existence des rapports de pouvoir internationaux et donc de l'asymétrie de fait entre sociétés.

d'Armand Hatchuel et Benoît Weil (1992) dans les entreprises ou les laboratoires, ou d'Alain Gras (1989, 1992, 1993), Victor Scardigli (1992), Béatrix le Witta et Martine Ségalen (1993), Jean-Claude Kaufmann (1992) ou Andrea Semprini (1995) pour le quotidien — jusqu'aux objets au sens le plus large d'Arjun Appadurai, d'Igor Kopytoff ou de Jean-Pierre Warnier²⁷.

La notion d'objet est elle-même très polysémique. Ainsi, en simplifiant, nous dirions que pour Bruno Latour et Michel Callon, les objets sont des acteurs sociaux. Pour Arjun Appadurai ou Jean-Pierre Warnier, ils ont une carrière. Pour Armand Hatchuel, les objets techniques ont un fonctionnement, la sociologie ne pouvant se limiter aux stratégies et aux rapports sociaux autour des objets.

Pour nous les objets sont avant tout des analyseurs pratiques des rapports sociaux. Cette approche par les objets rejoint une anthropologie de la consommation anglo-saxonne qui travaille sur la continuité entre production et consommation par exemple (cf. Ben Fine, Ellen Leopold, 1993), ainsi que l'ethnologie appliquée au comportement du consommateur (cf. les travaux de M. Wallendorf et E. Arnould (1991), E. Arnould et L.L. Price (1993) pour les USA ; de D. Desjeux et S. Taponier (1990, 1994), ou B. Cova (1995), en France).

Le deuxième champ est celui de la famille, depuis l'immense terrain défriché par les ethnologues, voire même Leplay, au XIX^e siècle, réutilisé en anthropologie comparée par Olivier Todd aujourd'hui, par exemple, jusqu'à la sociologie de la famille avec Martine Ségalen (1984), et son renouvellement avec les approches "utilitaristes" de François de Singly (1990) qui montre que le calcul est bien présent au sein des rapports familiaux, ou les travaux d'Irène Théry (1993) ou de Jean-Claude Kaufmann sur la sociologie du couple et la construction de la "trame conjugale" (1992). Jean-Claude Kaufmann comme François de Singly mettent en évidence les caractéristiques des temps de crise familiale, le premier avec l'exemple de

²⁷ - Sans oublier les grands "classiques" que sont Fernand Braudel et son traité sur *La civilisation matérielle*, Pierre Bourdieu avec *la distinction*, et Jean Baudrillard avec *Le système des objets*.

l'installation conjugale, le second avec celui du coût du mariage. Ils montrent que ce sont des moments de transactions intenses où on se met à calculer et à tenter d'obtenir le maximum. Nous retrouvons nous-mêmes dans l'enquête de tels moments de transaction, liés aux cycles de vie.

Le troisième champ est celui du quotidien. Comme les deux premiers il est la résultante d'un rapprochement entre des traditions sociologiques et ethnologiques ou anthropologiques françaises, et des traditions américaines comme l'ethnométhodologie de Garfinkel (notamment pour Michel de Certeau, réédition, 1990), les travaux d'Erving Goffman sur les mises en scène du quotidien, l'école de Chicago²⁸, ainsi que l'interactionnisme symbolique de Blumer (1969).

En France, le premier texte d'Henri Lefebvre, sur la vie quotidienne, remonte à 1945, les autres écrits s'étendent de 1961 à 1981. Le début des années quatre-vingt est une période charnière pour le développement de la sociologie du quotidien, avec la publication de *L'invention du quotidien* de Michel de Certeau, en 1980 — une recherche sur contrat DGRST, rééditée par Luce Giard en 1990 et 1994. C'est aussi, en 1983, la publication de *La sociologie des quotidiennetés*, sous la direction de Georges Balandier, avec notamment la participation de chercheurs comme Christian Lalive d'Epinau ou celle de Michel Maffesoli, qui deviendra un des représentants importants de la sociologie du quotidien et de l'imaginaire en France, suite à son ouvrage de 1979 sur *La conquête du présent : pour une sociologie de la vie quotidienne*.

Pour Michel Maffesoli, la société post-moderne est fondamentalement "contradictionnelle". Elle est traversée de sincérités successives. Dans cette perspective, le temps du quotidien est composé de séquences contradictoires qui ne s'annulent pas les unes les autres et que l'acteur post-moderne peut vivre sans déchirement. De même pour Christian Lalive d'Epinau (1983), la temporalité de la vie quotidienne est sous-

²⁸ - Cf. aujourd'hui, dans le droit fil de l'école de Chicago, les enquêtes de Douglas Harper sur les *tramps*, les vagabonds qui représentent les nouveaux Hobos, ou sur le bricolage (1982, 1987), à paraître à l'Harmattan.

tendue par une relation de type dialectique entre le routinier et l'événement. Comme l'entend le sens commun, le quotidien se vit d'abord au rythme de la répétition et de la régularité. Comme le montre aussi Georges Balandier (1983), cette monotonie ne pourrait pas être ressentie si des cassures ne s'y produisaient pas. Ce sont les ruptures d'avec le banal qui font ressortir son caractère de banalité. Sans quoi le banal ne serait pas banal, il ne serait pas, tout simplement. La nouveauté de cette approche, dans les années quatre-vingt, est qu'elle a rendu légitime une autre forme de sociologie plus centrée sur l'ordinaire²⁹, et moins sur l'État ou les classes sociales, et également plus ouverte aux dimensions symboliques des rapports sociaux, notamment à la suite de Gilbert Durand (1964, 1984).

Si ces trois champs informent notre approche, celle-ci est aussi la résultante de l'association de plusieurs problématiques qui font suite soit aux travaux de Dominique Desjeux sur les organisations en France, avec Michel Crozier et Erhard Friedberg, sur le quotidien en Afrique, autour du foncier, de la parenté ou de la "sorcellerie" dans des univers villageois, ou en ethno-marketing en France, soit aux travaux d'Argonautes et du Laboratoire d'ethnologie de Paris-V Sorbonne, en collaboration avec Sophie Taponier, Sophie Alami, Cécile Berthier, Isabelle Favre, Isabelle Garabuau, Sophie Jarraffoux, Patricia Medina et Isabelle Orhant, sur les processus de décision, la production des faits scientifiques et la gestion de l'univers domestique.

En résumé, la problématique utilisée ici est interactionniste, en tant qu'étude des échanges, autour de l'énergie, entre des acteurs concrets. L'énergie est considérée comme un analyseur de la vie familiale. La famille est vue sous l'angle des acteurs et de leurs stratégies de gestion de l'énergie, de la même façon que dans une approche organisationnelle.

Notre approche est constructiviste, en ce sens que nous postulons que les décisions des acteurs sont à la fois des

²⁹ - Cf. les travaux de Pierre Sansot aujourd'hui sur *Les gens de peu*, ou les recherches de Smaïn Laacher sur le quotidien à travers les émissions de Méné Grégoire.

productions sociales qui organisent leur action, des transactions sociales qui montrent comment ils se mobilisent, et la résultante de schémas *a priori* de la perception qui structurent les arbitrages et les choix micro-individuels³⁰.

Enfin, elle est "utilitariste-symbolique" pour signifier que les pratiques des acteurs sont autant organisées par le sens, l'imaginaire et la culture, et qu'elles relèvent donc de l'ordre de l'identité, que par les intérêts, les stratégies et les calculs coûts-bénéfices, qu'ils soient conscients ou inconscients.

Nous faisons donc l'hypothèse que les dimensions du sens et de l'utilité coexistent dans les rapports sociaux en général et dans les échanges familiaux en particulier, mais qu'elles ne sont pas forcément mobilisées aux mêmes moments par les acteurs et qu'elles sont difficilement observables en même temps. Ces moments de mobilisation correspondent à des moments de négociation purement stratégiques, à des moments de transaction où sont discutés les principes de l'accord, ou à des pratiques non conscientes liées aux modèles sociaux et culturels incorporés par les acteurs.

L'échelle d'analyse choisie est micro-sociale. Le macro-social reste présent à travers les cycles de vie et l'évocation de l'évolution de la pauvreté, de la famille ou des valeurs du temps présent dans la société française. Les cycles de vie sont considérés comme les facteurs déclencheurs des changements de situation quant aux pratiques vis-à-vis de l'énergie. Le postulat, non démontrable, est que le macro-social est structurant de l'action et des intentions des acteurs, mais suivant un "registre", pour reprendre l'expression d'Appadurai (1986), suffisamment large pour leur laisser des marges de manoeuvre. Le micro-individuel est abordé sous l'angle de la cognition et de l'arbitrage. Il ne prend en compte ni la psychologie individuelle,

³⁰ - Cf. le livre de Philippe Corcuff (1995) sur *Les nouvelles sociologies*, qui montre l'importance du développement du paradigme constructiviste aujourd'hui en sociologie.

ni la place de la biologie ou de la génétique dans l'influence qu'elles pourraient avoir sur les comportements humains³¹.

La suite de notre travail analyse dans le chapitre I l'apparition des grandes fonctions de l'électricité, leurs évolutions et leur éclatement dans l'espace domestique dans le chapitre II comment l'électricité est révélatrice des pratiques et des enjeux de la vie quotidienne en France et dans le chapitre III les grandes composantes des représentations de l'énergie et du courant électrique.

³¹- Cf. Jacques Goldberg (1992) en éthologie ; ou Edward O. Wilson (1980) pour la version abrégée de son livre controversé sur la sociobiologie.